R. C. Chiaradonna, F. T. Trabattori (ed.) *Physics and Philosophy of Nature in Greek Neoplatonism. Proceedings of the European Science Foundation, Exploratory Workshop, Il Ciocco, Castelveccchio Pascoli, June 22-24, 2006*, Ed. Brill, Leiden/ Boston 2009, 317 p.

Ce volume enregistre une partie des communications données lors d'un congrès qui s'était proposé d'explorer un aspect encore guère valorisé de la tradition néoplatonicienne. A cette fin, il enchaîne dix études, suivies d'indices (*veterum nominum, modernorum nominum, locorum*) et précédées d'une Introduction sur laquelle on reviendra une fois présentés les articles. Ceux-ci, un peu autrement que ce que dit le titre du livre et sa quatrième de couverture, se concentrent sur les deux figures de proue du courant en question, Plotin et Proclus, dont l'analyse suscite quelques digressions du côté de leurs sources ou de leurs héritages, mais qui se taillent la part du lion tandis que leurs collègues même illustres (Simplicius, Philopon) ne sont guère qu'effleurés ou lus à titre documentaire. Au plan thématique, l'éventail s'avère plus couvrant puisqu'il touche à tous les étages de l'univers néoplatonicien, depuis les zones élémentaires du sensible, rétives à l'activité des intelligibles, jusqu'aux principes éminents à partir desquels celle-ci se déploie.

Commençons par l'étage inférieur, visé par l'ultime contribution, de C. Steel [« The Divine Earth: Proclus on *Timaeus* 40BC », p. 59-281]. Etudiant un pan de l'« *Erdtheologie* » de Proclus, Steel montre comment celui-ci, lisant la description du globe dans le *Timée* en parallèle avec le Pseudo-Timée de Locres, élabore une doctrine de la Terre clarifiant les fonctions de cette « mère nourricière » par une physique alimentée par des motifs religieux déjà présents chez Plotin (*Traité* 28 et 38), mais investis par Proclus d'une charge théologique plus lourde. C'est ainsi que ce dernier interprète littéralement la présence en la Terre des antiques divinités chthoniennes et prescrit leur culte, s'inscrivant ainsi dans une tendance à la fois typique du néoplatonisme athénien et bien enracinée dans l'Athènes classique.

Toujours au bas de la *scala entis* proclienne, l'article de Gerd Van Riel, [« Proclus on Matter and Physical Necessity », p. 231-257] scrute avec un rare soin la zone élémentaire où s'exerce au plus haut degré la résistance native de la matière à la forme, thème caractéristique du néoplatonisme—suivant *Timée* 47e-48a. Ce texte, qui fait référence déjà dans les *Ennéades*, gagne chez Proclus en importance et y fonde une présentation complexe des niveaux inférieurs du réel, où s'accroissent divers types de substrats, plus ou moins rétifs à l'action démiurgique et ainsi facteurs de degrés variables de « nécessité » matérielle. L'analyse ici proposée du *Commentaire au Timée*, enrichie de références constantes à d'autres œuvres de Proclus, révèle dans son choix pour le réceptacle platonicien la contrepartie d'un refus décidé d'une « matière première » aristotélicienne ayant certes le défaut de

prêter le flanc à une régression infinie dans la quête du substrat ultime des choses, mais n'ayant surtout jamais paru assez «immatérielle» aux néoplatoniciens pour être digne de tenir ce rôle de principe.

La physique aristotélicienne n'a cependant pas été inconditionnellement récusée par les néoplatoniciens. En effet, Jan Opsomer [«The integration of Aristotelian Physics in a Neoplatonic Context: Proclus on movers and divisibility», p. 189-229] montre quel statut a la *Physique* pour Proclus qui, lisant la cinématique aristotélicienne comme une étude des *conditions* du mouvement, l'inscrit dans un cadre large destiné à fonder ces processus qu'Aristote ne serait parvenu qu'à décrire mais non pas à expliquer, faute d'avoir notamment investi son Premier moteur d'une causalité efficiente au sens fort. Pour pallier ce manque, Proclus donne un rôle essentiel à ces principes automoteurs évoqués seulement ponctuellement par Aristote mais fonctionnant, dans les *Eléments de Théologie*, comme intermédiaires entre le moteur immobile et les étants mus par autre chose, ce qui donne lieu à une hiérarchisation très fine de séries motrices déployées sur toute l'œuvre proclienne.

Un système si complexe, où les réalités sensibles n'ont d'autre consistance que celle qui leur vient de principes intelligibles situées hors d'elles, s'écroulerait s'il n'était régi par des lois, nommées «providence» lorsqu'elles gouvernent les étants incorporels pour les diriger vers leur(s) fin(s), tandis qu'appliquées aux objets matériels, elles sont le «destin». Ce destin est étudié par Alessandro Linguisti [«Physis as Heimarmene: on some Fundamental Principles of the Neoplatonic Philosophy of Nature», p. 173-188], qui éclaire les lectures données par Plotin et par Proclus du *Timée* 41d-e et 48a sur fond d'une réception critique de l'équation *physis-heimarmenè* posée par les stoïciens et par Alexandre en son *De fato*. Or si Proclus, dans son *De Providentia*, se contente de la doter d'harmoniques platoniciens, il la nuance et la conditionne davantage dans la *Théologie platonicienne* et le *Commentaire au Timée*, insistant sur le fait que le destin est la nature sous son aspect divin; celle-ci exerce son activité par le biais des *logoi* qui, présents en elle, constituent dans l'univers proclien les chevilles ouvrières de la causalité intelligible.

Le problème de la causalité méritait examen: celui-ci est fait par Chiara Russi [«Causality and Sensible Objects: A comparison between Plotinus and Proclus», p. 145-171]. Refusant d'aligner les deux auteurs, l'auteur relève entre eux d'importantes divergences, tenant notamment à leur posture face à l'hylémorphisme aristotélicien (refusé radicalement par Plotin et plutôt réaménagé par Proclus dans un cadre dérivationniste), à leur idée des objets sensibles (tenus par Plotin pour de purs phénomènes alors que Proclus leur octroie une plus grande consistance) et, surtout, à leur façon de penser l'action des *logoi* dans le sensible (que Plotin conçoit en se passant aisément des médiations qu'ajoutera Proclus). Cette confrontation des systèmes de Proclus et de Plotin a l'avantage de ne pas se faire par-dessus les

textes: certains de ceux-ci bénéficient par là d'un nouvel éclairage (cf., pour le difficile *Traité* 12, la p. 169, note 47).

L'idée plotinienne de causalité se laisse cependant cerner au plus près à partir de ce concept-clé qu'est pour elle la *theoria*, étudiée par Christian Wildberg [*A world of Thoughts: Plotinus on Nature and Contemplation* (Enn. III, 8 [30], 1-6)], p. 121-143]. Cette analyse textuelle très convaincante d'un passage essentiel des *Ennéades* montre comment ce processus est pensé par Plotin à partir de l'idée aristotélicienne d'une attraction exercée par le premier moteur sur les sphères comme objet de désir (*Met. Lambda*), puis extrapolé à l'ensemble des êtres vivants et même inanimés, de sorte à spiritualiser l'intégralité du monde sensible. Le texte plotinien fait ainsi entendre au niveau microscopique les échos d'un enseignement vivant qui, par les interventions imprévues d'étudiants et les réponses données alors par Plotin, fait le nerf de cette pensée qui, plutôt que de construire un système nouveau de toutes pièces, le forme en donnant une autre orientation et des prolongements inédits aux idées reçues des devanciers.

La créativité philosophique de Plotin s'avère remarquablement féconde concernant un problème qui, relevant en régime aristotélicien surtout de la physique, investit dans la tradition néoplatonicienne le domaine de la psychologie et de l'épistémologie, à savoir celui du temps, étudié ici par Robbert M. van den Berg [*As we are always speaking of them and using their names on every occasion. Plotinus Enn. III, 7 [47]: Language, Experience and the Philosophy of Time in Neoplatonism*], p. 101-120]. Au lieu de tenir comme Aristote le temps pour un aspect propre aux réalités mues, Plotin y voit l'effet d'une réminiscence activée à l'occasion de notre expérience des phénomènes, mais qui ne trouve sa source ni dans cette dernière ni dans ceux-ci. A plus large échelle, ce cas particulier illustre la façon dont Plotin réinterprète ces « notions communes » qui, chez Epicure et les stoïciens, fondaient le discours physique: si elles ne peuvent chez lui plus jouer ce rôle, c'est qu'elles s'alignent sur les propriétés accidentelles d'une chose et ne capturent ainsi que leur signification courante, sans rien dire de leur essence ultime.

L'approche des objets sensibles par Plotin et son discours à leur propos sont, en effet, marqués par une acception ambivalente de la notion de « qualités », comme le rappelle ici bien George Karamanolis [*Plotinus on Quality and Immanent Form*], p. 79-100]. Cet article montre comment les qualités sont entendues dans les *Ennéades* soit au sens large où tous les traits d'un objet sensible sont des qualités (y compris ceux venus de la forme immanente), soit au sens étroit de qualité accidentelle, c'est-à-dire par opposition expresse à la forme immanente. Celle-ci s'en distingue du fait qu'elle seule produit l'objet, à titre d'agent exécutif des *logoi* qui, situés dans l'intelligible, y tiennent lieu de médiateurs entre l'activité de principes immatériels et une matière par nature rétive à leur impact.

Cette ambivalence de la notion de qualité et le statut phénoménal qu'elle induit pour les réalités physiques représentent des aspects particuliers d'une approche plotinienne du sensible tranchant radicalement avec celle de ses devanciers. C'est ce qu'illustre avec brio Riccardo Chiaradonna [« Le traité de Galien *Sur la démonstration* et sa postérité tardo-antique », p. 43-77] qui, publiant ici les premiers résultats d'une enquête vaste et fouillée autour de ce chef-d'œuvre galénique conservé en fragments, offre non seulement des hypothèses convaincantes pour sa reconstitution, mais en analyse aussi plusieurs passages (notamment celui consacré au temps ou à la vision), pour illustrer la façon dont Plotin puis Porphyre proposent, en contraste avec cette « épistémologie appliquée » de Galien et probablement en réaction par rapport à elle, une « ontologisation radicale » (p. 76) du discours sur le corps et le monde dans laquelle se joue le passage de la philosophie hellénistique aux systèmes plus dogmatiques de l'antiquité tardive. Il est malheureusement impossible de rendre davantage compte ici des qualités de cet article très travaillé et donc forcément aussi très bien écrit.

Le tournant opéré par Plotin face à ses collègues « péripatéticiens » prend une forme plus ponctuelle, et jusqu'ici peu connue, dans le refus plotinien d'accorder aux corps sensibles des états stables. Ce refus, contrepartie de l'idée que seuls les intelligibles sont capables de régularité, est formulé par Plotin dans une discussion qui, à propos du mouvement des corps sublunaires, semble à première vue (celle qu'induit un rapport lu chez Simplicius) l'unir à Ptolémée et à Xénarque dans une critique unanime de la thèse aristotélécienne du mouvement rectiligne des éléments. En fait, Marwan Rashed [« Contre le mouvement rectiligne naturel: trois adversaires (Xénarque, Ptolémée, Plotin) pour une thèse », p. 17-42] montre que cette harmonie a été construite par Simplicius, qui masque l'originalité et la radicalité des options plotiniennes: si Xénarque et Ptolémée visent à, respectivement, simplifier ou raffiner la cosmologie aristotélécienne, c'est une critique plus foncière d'Aristote que recouvre le refus plotinien de doter l'élément d'une trajectoire rectiligne. Cette très belle analyse de deux textes particulièrement délicats de par leur densité allusive (*Traité* 14, ch.1, 16-23 et *Traité* 40, ch.8, 15-19) rend justice à la subtilité vigoureuse d'un Plotin qui, insatisfait de la providence proposée par Alexandre pour tenir les parties du système aristotélécien, renverse ce dernier plus radicalement que ne l'auront fait ses successeurs.

Ce parcours régressif nous ramène à l'Introduction du volume et aux questions qu'elle formule pour lui, à savoir celles de (a) la cohérence des théories, et de (b) leur capacité à rendre compte rationnellement des processus naturels (p. 13-16; p. 8). Puisque l'apport du livre devrait tenir à ces questions, voyons dans quelle mesure il permet d'y répondre. La cohérence visée par (a) étant celle de la tradition néoplatonicienne, la réponse à la question est, sans grande surprise, affirmative: par-delà ses indéniables variations, l'unité de ce mouvement vient de la *façon dont tous ses acteurs inscrivent leur lecture du sensible dans un cadre métaphysique et*

ontologique explicite donnant aux autres savoirs leur ancrage et leur sens. Quant à (b), il s'agit—on l'admet volontiers—d'une question « extrêmement difficile », non pas parce qu'elle courrait le risque d'une historiographie suivant les critères de la physique moderne et favorisant ses « anticipations » antiques—accueil plus si actuel qu'on le dit encore—, mais parce que, malgré la tendance des néoplatoniciens à préférer les généralités, il serait en effet un peu dommage d'omettre leur « effort conceptuel pour expliquer comment les causes immatérielles et intelligibles agissent dans les processus physiques » (p. 15). Justement, on regrette de voir cet effort si peu valorisé car, à part des thèmes traditionnellement censés appartenir à la physique, une place assez restreinte est donnée à la façon parfois très méticuleuse et souvent innovante dont les néoplatoniciens analysent certains phénomènes concrets comme le mouvement de certains corps, la transmission des qualités sensibles, ou—thème crucial chez ce « phénoméniste » que serait Plotin—, la structure et le mécanisme de la perception, où épistémologie et physique se nouent.

Enfin, et au-delà des inévitables imperfections formelles¹, la rareté des analyses *argumentatives* des textes-sources laisse un peu sur sa faim. Car dans un livre ayant en point de mire la question de la *rationalité* des systèmes étudiés, on aurait souhaité plus d'attention à la *logique* de ces « idées », difficile à cerner à coup de rapprochements thématiques globaux, mais saisissable par l'analyse formelle des arguments, c'est-à-dire par un examen de la hiérarchie réglant l'enchaînement des énoncés dans le texte. Il reste clair qu'un volume où plusieurs articles apportent du nouveau est toujours bienvenu: par leur biais, il donne le ton de ce qui, malgré les flots d'études paraissant encore autour des *Ennéades* surtout, restera à faire à propos de cette prose « idiosyncratique » (p. 122) saturée de références et de pré-supposés latents dont l'explicitation seule permet de voir la portée de l'argument, tant il est vrai que « les thèses d'un auteur ne valent qu'en rapport avec d'autres thèses—de cet auteur et d'autres auteurs—, en tant donc qu'elles découlent de positions beaucoup plus générales que le problème considéré » (p. 17). Aussi n'est-ce pas le moindre mérite de ce beau volume que d'illustrer à la fois l'intérêt de la philosophie naturelle néoplatonicienne, et la nécessité de l'aborder par des enquêtes qui se devront certes d'être « historical and philosophical... », mais qui, surtout, gagnent à être des « ... investigations of texts » (p. 15).

Valérie Cordonier
Katholieke Universiteit Leuven

¹ Quelques fautes de frappe ont échappé à la relecture, notamment dans le grec, comme p. 127 sur le *spoudazein* de III, 8 [30], ch. 1, 2 ou, p.159, la faute d'esprit sur le *oide* de IV, 4 [28], 7. Et puis, selon l'index, p. 307, *Timée* 47a4-7 serait cité en p.130, ce qui n'est pas le cas.